

## LA, ET PAS AILLEURS...

Dans un récent opus <sup>(1)</sup>, Alain BENARD expose la localisation des sites gravés des grès stampiens en ces termes : « ... L'art rupestre du sud de l'Île-de-France se trouve exclusivement sous abri. À ce jour, aucun site n'est connu qui soit franchement en plein air. Les abris ne peuvent être que symboliques (sous forme de petits surplombs), ou former de réelles cavités... La grande majorité des abris est peu accessible : ouvertures étroites et au ras du sol, parois très irrégulières avec des reliefs gênant les déplacements, dimensions réduites rendant la station debout le plus souvent impossible. Quelques abris exigent même une courte escalade pour y accéder... La répartition des abris ornés nous apparaît totalement aléatoire, sans aucun lien avec la topographie ou les points cardinaux. De nombreuses cavités qui auraient pu être ornées ne l'ont pas été bien que voisinant avec d'autres qui le sont... » On pourrait ajouter qu'à l'intérieur d'une cavité donnée, des endroits précis, et pas d'autres, ont été ornés, parfois jusqu'à la saturation et la perte de lisibilité. Il complète ainsi, pour un secteur géographique donné, la confirmation d'un fait relevé depuis longtemps par de nombreux chercheurs, constatation aussi vieille que la reconnaissance de cet art des grottes.

Ce qui est remarquable, c'est que ce « cahier des charges », dépassant l'art de Fontainebleau au sens strict, s'appliquait dès le Paléolithique et a perduré aux époques historiques, et le constat reste vrai, outre dans le temps, également dans l'espace, puisque on le retrouve dans des cultures fort éloignées de nos régions.

Ceux qui ont choisi l'ombre pour s'exprimer graphiquement, auraient donc eu comme préoccupation accessoire (?) ou première (?) de respecter une règle que l'on peut énoncer trivialement sous la forme de : « Là, et pas ailleurs ».



Cheval de Pech-Merle. La découpe de la paroi n'a-t-elle pas initié le dessin de l'animal ? Photo internet.

On connaît d'abondance les pratiques du Paléolithique supérieur : à la grotte des Trois-Frères, dans l'Ariège, des panneaux gravés sont tellement surchargés qu'il aura fallu toute la patience et le talent de l'abbé Breuil pour donner une lecture lisible des animaux représentés en certains points ; dans ce cas, on peut penser qu'une « initialisation » de la paroi, par exemple par un badigeon d'argile, aidait le travail du graveur entre deux séquences. Dans le cas de la grotte de Santo-Eulasio, toujours dans l'Ariège, où les figurations sont d'époque historique, on constate qu'en dépit de milliers de mètres carrés disponibles, et après de nombreuses recherches infructueuses, les seules figurations existantes se superposent obstinément sur moins de trois mètres carrés.

Dans le cas précis de Fontainebleau, A. BENARD relève peu de cas de réutilisation du support, ce qu'il appelle « palimpseste », mais la nature particulière de ce support, qui entraîne des gravures plutôt profondes et linéaires, ne s'y prête guère. Dans ce cas, on a plutôt une accumulation de proche en proche qui couvre entièrement un panneau, ne laissant plus un espace libre, comme si la place était précieuse. Il est à noter que cette pratique se retrouve chez les

tagueurs et autres grapheurs modernes, comme dans les catacombes parisiennes et sur les objets urbains <sup>(2)</sup>.

Cette constatation posée, on s'est légitimement demandé quelles pourraient être les raisons de ce choix spatial. La question est d'importance, puisqu'elle sous-tend celle de la signification de l'art pariétal lui-même, notamment pour celui qui a succédé au Paléolithique, plus diversifié, mais, d'abord, on peut s'interroger sur le rapport entre le corps et les terrains naturels de parcours peu facile qu'entretenaient des cultures qui n'ont pas, comme la nôtre aujourd'hui, artificialisé, mécanisé ou même totalement oublié ce rapport.

Lors de ses recherches dans les grottes ornées de Bornéo, le spéléologue Luc-Henri FAGE rapporte que son équipe se heurta à l'hostilité des ramasseurs de nids d'hirondelles, une denrée qui se monnaie fort cher, qui croyaient avoir affaire à des concurrents. Or, ces ramasseurs vont chercher les nids dans des voûtes à cent mètres au-dessus du sol, voûtes qu'ils atteignent et parcourent avec de frêles échafaudages de bambous ! Plus loin, voulant accéder à des grottes où on leur avait signalé des peintures, ils étaient obligés de déployer tous les moyens de l'escalade artificielle moderne, alors que leurs guides locaux y montaient, si l'on peut dire, « les mains aux poches ». Il est donc probable que ce que nous

<sup>1</sup> . BENARD, Alain (2014) : *Symboles et mystères. L'art rupestre du Sud de l'Île-de-France*. Éditions Errance.

<sup>2</sup> . *Les tagueurs et autres grapheurs ne posent pas le même problème, dans la mesure où ils sont là pour expliquer leurs motivations, finalement assez banales, puisqu'ils sont dans la transgression absolue, le support, pour eux, étant d'abord un point que la loi désigne comme intouchable. La reconnaissance en tant qu'art de leurs œuvres est assez récente et relève plutôt des officines du marché de l'art. L'amateur de catacombes, qui est aussi parfois tagueur ou grapheur, est lui-aussi en pleine transgression, puisque l'accès aux catacombes est interdit au grand public, encore que la « répression » soit plutôt de principe.*

percevons comme un milieu hostile ne l'était pas pour les auteurs de l'art pariétal. D'ailleurs, vu l'importance du travail effectué, on se doute que ceux qui ont œuvré dans les grès stampiens ont dû y faire plus que quelques apparitions furtives et craintives.

Milieu hostile, pas forcément, mais caché et, en ce sens, complètement différent de celui des rochers de plein-air ou des monuments. On a vu avec quel soin les artistes de Fontainebleau, là encore, ont recherché au moins un semblant « d'intériorité » pour leur travail. Or, l'action de se cacher implique plusieurs raisons qui peuvent d'ailleurs être complémentaires :

- la conscience du risque majeur de transgresser l'ordre établi ;
- le désir de ne pas exposer au tout-venant quelque chose, un savoir, acquis personnellement ou par transmission initiatique sélective ;
- le besoin d'un rapport direct, sans intermédiaires, avec une entité dont on se doute qu'elle relève d'une transcendance inaccessible au commun des mortels.

Dès la reconnaissance de la réalité de l'art pariétal, on a senti, par la somme de travail qui peut être investie, parfois dans des conditions peu confortables, comme sous des voûtes basses ou, au contraire, au-dessus de vides importants, avec un éclairage précaire, que l'on n'est pas dans le domaine du graffiti sans importance. C'est d'ailleurs cet aspect métaphysique qui donne tout son intérêt aux manifestations qui ont succédé aux grandes scènes animalières du Paléolithique supérieur, manifestations tardives qui, il faut bien le reconnaître, n'ont jamais plus atteint un tel degré de perfection artistique. On notera toutefois à ce sujet que l'abstraction et la schématisation des signes, bien présents d'ailleurs dès ce Paléolithique, n'est plus perçue comme une régression mais, au contraire, comme une nouvelle étape de la pensée humaine. Mais alors, dans l'ensemble des sites possibles, pourquoi : « là et pas ailleurs » ?

Pour répondre à ça, on a invoqué des raisons matérielles comme, par exemple au niveau très local, un détail de la paroi, fissure, relief, qui générerait le dessin, telle la découpe de la paroi près des célèbres chevaux de la grotte lotoise de Pech-Merle, ou encore le massif stalagmitique assimilé à une ourse de la grotte de Peyort, dans l'Ariège, autour duquel semble s'ordonner des gravures<sup>(3)</sup>. Toutes ces explications ont été déjà largement formulées par maints auteurs et leur pertinence ne fait aucun doute<sup>(4)</sup>.



*Grotte de Peyort à Cazavet, Ariège : on voit une concrétion massive que nous avons appelée « l'ourse », qui relie le plancher à la voûte. Gravés sur cette dernière et contre son museau, une rouelle ; à gauche et sous la rouelle, une « scène de chasse » ainsi appelée par l'abbé Glory, scène désormais presque illisible ; plus avant, le « cartouche », qui voisine avec des pentacles et des arbalètes et, à droite du « cartouche », les panneaux que nous appelons « complexes ». Relevés Ph. Rouch et L. Gratté.*

Consensus aussi sur le fait qu'en ces lieux privilégiés l'artiste serait, ou aurait l'impression, d'être en relation avec quelque chose qui serait l'objet de sa quête. Comme le sourcier qui « sent » la veine d'eau, l'officiant « sentirait » le lieu favorable ou, du moins, qu'il croit favorable.

Dans le domaine de l'art paléolithique, Jean CLOTTE, Conservateur général du patrimoine, responsable de l'étude scientifique de la grotte Chauvet, a émis une hypothèse qui contient quelques idées intéressantes : « ... L'art rupestre, répandu dans le monde entier, à toutes les époques, est susceptible de traduire les aspirations ou les

besoins les plus divers, depuis la simple affirmation de la personnalité ou de l'identité, individuelle ou tribale, jusqu'à la volonté d'entrer en contact avec un monde surnaturel pour en obtenir l'aide... le groupe croit que certaines personnes – les chamanes en particulier – peuvent entrer délibérément en relation directe avec le(s) monde(s)-autre(s). Les buts sont divers : guérir les malades, maintenir une bonne relation avec les forces surnaturelles, restaurer une harmonie détruite, faire venir la pluie dans les contrées arides, prédire l'avenir, favoriser la chasse... parfois encore s'adonner à des activités d'envoûtement ou de sorcellerie... le chamane peut envoyer son âme dans le monde-autre pour y rencontrer les esprits et obtenir leur protection et leur aide. Il le fera par le moyen de la transe, parfois lors de cérémonies collectives, d'autres fois dans la solitude. Les pratiques chamaniques sont souvent nocturnes, car l'obscurité favorise les manifestations du monde parallèle...Il ne serait pas exclu que sa cause procède, du moins en partie, du besoin inévitable de rationaliser et d'exploiter les états altérés de la conscience qui se manifestent, sous une forme ou sous une autre, dans toutes les sociétés, par les rêves et les visions... Dans toutes les cultures, en effet, certaines personnes sont sujettes à des hallucinations, aux causes aussi diverses que leurs manifestations. Elles peuvent être déclenchées par des drogues hallucinogènes mais aussi par le jeûne, la souffrance, la concentration intense, des sons lancinants et répétés, la fièvre et

<sup>3</sup> . On touche là à ce qu'on appelle la paréidolie, qui consiste à associer un stimulus visuel ambigu à un élément clair et identifiable.

<sup>4</sup> . Certains auteurs, comme Dauvois et Reznikoff, pensent que l'on peut mettre en évidence une dimension sonore dans l'aménagement de la grotte ornée paléolithique. Les figurations seraient à des points acoustiques privilégiés. Peut-être parce qu'il y a autant d'exemples que de contre-exemples, la thèse ne semble pas avoir suscité un large intérêt.

la maladie, ou la privation sensorielle dans l'obscurité et l'isolement... Les images elles-mêmes étaient chargées de pouvoir, ce qui explique leurs superpositions sur les mêmes panneaux, puisque chaque nouvelle image participait de la puissance accumulée et y ajoutait la sienne. Les spécificités locales dans le choix des thèmes représentés résultent des choix culturels, des croyances et des mythes du groupe... L'art rupestre avait souvent pour but de représenter les visions et de les concrétiser après coup. Le voyage surnaturel du chamane n'était pas dépeint nécessairement d'une façon littérale mais à l'aide de métaphores, comme la mort pour représenter la transe, l'oiseau pour symboliser l'envol de l'âme, ou de toute autre manière... En outre, de nombreux témoignages de spéléologues attestent que l'obscurité et l'absence de repères sensoriels des grottes facilitent les hallucinations visuelles et auditives... Les grottes pouvaient donc avoir un double rôle, aux aspects fondamentalement liés : faciliter les visions hallucinatoires et entrer en contact avec les esprits à travers la paroi... »

De ces considérations qui peuvent s'appliquer d'ailleurs à toutes les époques, CLOTTE en conclut : « ...Qu'une partie importante de l'art paléolithique ait été faite dans un cadre chamanique paraît donc une théorie des plus vraisemblables... »

On aurait pu penser que ces hypothèses, somme toute banales, déjà formulées en partie et exemptes de toute remise en cause vraiment « révolutionnaire », auraient trouvé un écho favorable dans la communauté scientifique. Il n'en fut rien, bien au contraire. Il fut reproché le manque de preuves formelles, la non-validité des comparaisons ethnologiques, la diversité de l'art paléolithique qui s'opposerait à toute explication globalisante et le fait que des éléments attestés ne rentraient pas dans ce cadre. Mais l'essentiel est certainement ailleurs : depuis 1879 et la découverte des peintures d'Altamira, avec les « vagabondages » interprétatifs des débuts, d'autres découvertes, parfois majeures, ont été faites, des millions de pages sur le sujet ont été publiées, on sait désormais dater certaines peintures au siècle près, dire comment elles ont été faites, et par qui, mais on est toujours aussi désarmé sur le « pourquoi » qu'il y a 135 ans, d'autant qu'il n'y a certainement pas d'explication monolithique. L'impression qui domine est qu'une partie de la communauté scientifique, sans faire abstraction de problèmes de personnes, a été plus choquée par le succès médiatique de la thèse chamanique que par la thèse elle-même.

Pour en revenir à notre propos, il est certain que le choix des sites ornés dans ce domaine difficilement appréhendable qui, après le Paléolithique, gagne les époques historiques, n'est pas anodin, tous les auteurs en ayant traité étant d'accord sur ce point, au moins pour les périodes qui semblent les plus anciennes.

Il est incontestable que celui qui choisit de graver laborieusement quelques mètres carrés de roche dans un abri de Fontainebleau, ou de tracer un faisceau de signes que le langage commun appelle « cabalistiques » dans une grotte du Jura, n'est plus dans le registre de « Paul » qui tient à faire savoir qu'il est passé là le 13 mars 1954. Sa démarche peut s'inscrire en tant qu'individu ou en tant que mandaté par une collectivité. Dans tous les cas, le médium entrerait en contact ou, pour un esprit cartésien, s'imaginerait entrer en contact avec des « forces » qui se manifesteraient en des endroits bien précis <sup>(5)</sup>, ce contact pouvant être ponctuel et même très ponctuel, les buts étant évidemment variés.

Pour cet art pariétal qui succède au Paléolithique, sa plus grande partie n'est plus figurative : elle devient basiquement géométrique et même composée de traits qui semblent avoir été tracés au hasard. En quelque sorte, le fait de tracer sur la paroi deviendrait plus important que le tracé lui-même. Certains auteurs ont parlé d'états de conscience modifiés, d'écriture automatique, de transes, d'extases, de possessions, de rêves lucides, etc. Dans toutes les cultures, des phénomènes de ce type existent, que les acteurs soient appelés médiums, mystiques, voyants ou autres.

Dans un travail inédit, nous nous sommes interrogés sur le succès du mythe de la caverne associé à la Vierge Marie, après les apparitions de Lourdes, en 1858, qui a vu une prolifération de fac-similé de cette grotte, au point qu'on en recense plus de 800 pour la France, et plus de 300 dans le monde entier, chiffres certainement largement sous-estimés. Ce phénomène, lié au discours catholique de droit romain, est intéressant, car il apporte quelques lumières sur cette relation de voyance, bien qu'il faille se garder de transposer à outrance dans d'autres cultures et de tomber dans le « péché » de l'abus de comparaisons ethnologiques.

Nous avons eu connaissance de 756 cas d'apparitions mariales en France, depuis l'an 450, sachant que l'église catholique en reconnaît très peu en tant que telles. Une grande partie est inintéressante, car trop ancienne et mal documentée, relevant plus du « qu'en diras-t-on ? » que de l'enquête de terrain. Non pas que les autres soient des modèles à ce sujet, mais les éléments qui en ressortent sont suffisamment utilisables pour en tirer quelques lignes de force.

Sauf le cas avéré de Notre-Dame de la Salette, dans l'Isère, où l'un des enfants aurait avoué au curé d'Ars avoir inventé les apparitions, aucun des cas reportés ne permet de soupçonner une supercherie.

Le voyant-type, si l'on peut s'exprimer ainsi, est plutôt jeune : 1/3 des voyants a moins de 13 ans, un autre tiers a entre 13 et 25 ans. Il est très majoritairement issu du milieu rural et plus précisément pastoral. De ce fait, les lieux des apparitions sont en pleine nature, bois, champs, souvent près de sources ; par contre, la proximité d'une grotte n'existe qu'à Lourdes.

Comme on peut s'y attendre, la plupart des voyants est issu d'un milieu prédestiné de par l'éducation <sup>(6)</sup>. Les apparitions s'adressent indifféremment à des individus ou à des groupes, et il n'est jamais fait mystère, dans ce cas, que des membres du groupe « voient » et d'autres ne « voient » pas, ce qui ne remet pas en cause la réalité de l'apparition pour ceux qui y croient. Ces apparitions sont rarement uniques ; à Fredrupt (Vosges), en 1928, deux enfants voient 27 fois la Vierge sous l'aspect de l'image d'une médaille miraculeuse.

<sup>5</sup> . Pour le catholicisme, par exemple, les fameux « lieux où souffle l'esprit » de Maurice Barrès dans « La colline inspirée ».

<sup>6</sup> . À l'exception notable, dans les Ardennes en 1948, du secrétaire de la cellule locale du Parti Communiste.

Souvent, des phénomènes annexes, comme des miracles, sont rapportés, phénomènes liées, on s'en doute, à la santé. Dans quelques cas, des voyants reçoivent les stigmates (<sup>7</sup>).

L'essentiel de l'apparition est le message qu'elle véhicule. Dans le cas des apparitions mariales, il est presque toujours lié à la situation politico-religieuse du pays (<sup>8</sup>), à savoir, dans un premier temps, des remontrances sur la perte de la foi et, dans un second temps, sur les mesures à prendre pour un redressement de la situation. Le voyant est chargé de répercuter le message à qui de droit.

La première constante est que les apparitions se produisent en milieu rural. Pour Jacques Labrot, médiéviste, « le caractère rural des apparitions n'a pas de quoi étonner. Il y a toujours un vieux fond « animiste » dans les campagnes où les populations (gardiens de troupeaux au calme de la nature) restent sensibles à l'observation des phénomènes naturels et de la nature elle-même dans la moindre de ses expressions : vent, sons, mouvements...) alors qu'en milieu urbain, la cohue, la foule toujours agitée... n'a plus les mêmes préoccupations... » (comm. pers.)

La deuxième constante est que la plupart des apparitions religieuses ont eu lieu pour des enfants ou au sein de groupes d'enfants. On peut penser que le système permettant de construire les réalités perceptives n'étant pas achevé chez l'enfant, il est difficile de distinguer chez lui l'hallucination de l'exercice normal de son imagination (<sup>9</sup>). Le fonctionnement cérébral du jeune enfant est différent de celui de l'adulte et ce fonctionnement infantile pourrait être facilitateur en ce qui concerne les apparitions.

**Pas d'enfant dans la grotte de Pech-Merle.  
Photo tripadvisor.France.**

Ce qui amène la question de la présence d'enfants dans ces lieux où se commettaient ces manifestations graphiques. Ceci est effectivement connu dès le Paléolithique supérieur, comme à Pech-Merle (Lot), où des empreintes de pas d'enfants côtoient celles d'adultes. A. BENARD, dans la publication évoquée plus haut pour les grès stampiens, parle de cavités qui n'auraient pu être pénétrées que par des personnes particulièrement graciles, ou même des adolescents, comme l'abri du Closeau 4 à Nanteau-sur-Essonne et l'abri de la Roche-aux-Lunettes à Brières-les-Scellés, dont les ouvertures « en hublot » ont un diamètre d'environ 30 cm.



Dans un contexte médiéval, à la grotte-mine du Calel à Soréze, dans le Tarn, on a mis en évidence la présence d'enfants, certainement utilisés là pour collecter le minerai de fer dans les endroits trop étroits pour les adultes. Même si, dans ce dernier cas, la préoccupation est d'abord utilitaire, il n'est pas exclu que ces enfants soient les auteurs de dessins, comme certains anthropomorphes tracés au charbon de bois.

Pour autant, peut-on aller plus loin dans nos élucubrations ? On sent bien que, de même que la quête des origines de l'univers se heurte au fameux « mur de Planck », en deçà duquel les lois de la physique classique ne jouent plus, il existerait un « mur de la compréhension », qui renvoie à un instant culturel où les conceptions basculent dans un autre monde qui ne nous est plus accessible mentalement.

Peut-on en voir, sinon comprendre, un lambeau ? Quand Jean CLOTTES crédite les chamanes du rôle de médiateurs pour assurer l'harmonie entre les groupes sociaux et la Nature, il n'exclut pas d'autres desseins que l'on peut qualifier de « plus sombres » et qui, par là-même, sont susceptibles d'avoir laissé des traces dans les mémoires. Si l'Histoire a fait justice des abominations qui ont touché certaines populations pendant très longtemps, comme par exemple la « chasse aux sorcières », il n'en demeure pas moins qu'à la faveur d'événements qui servent de révélateur, on n'entre-aperçoit de bien inquiétantes pratiques. L'« affaire des poisons », par exemple, qui secoua le règne de Louis XIV, avec toutes les réserves que l'on puisse faire sur les méthodes policières et les affrontements de factions, montra d'inquiétantes mœurs jusqu'au sommet de la hiérarchie sociale. Et que dire de ce qui se passe encore actuellement (2015) en Afrique Noire, en Tanzanie, au Burundi, au Cameroun et en République Démocratique du Congo, où des albinos sont mutilés, assassinés, pour alimenter un trafic d'organes en vue de faire des préparations curatives et prophylactiques ?

En dépit de toutes ces interrogations, il est intéressant de constater que, depuis qu'un premier paléanthropien a fait surgir par son doigt du néant, sur le sable ou la terre, un tracé organisé, la « ronde des signes » se poursuit, toujours semblable et toujours renouvelée. Partout, sous la mer, sur la terre et dans l'espace, le logo, héritier moderne du *logos*, règne, message percutant ou rassurant, tentateur ou libérateur, composé, hier comme aujourd'hui, sur une base géométrique simple, un tracé qui semble hâtif mais dont la puissance, réelle ou supposée, interpellera encore longtemps les hommes.

Lucien Gratté  
6, rue du Parc des Catilats  
31150 FENOUILLET

<sup>7</sup> . On appelle « stigmates » des marques semblables à celles qu'aurait reçues le Christ lors de la Passion.

<sup>8</sup> . Le conflit franco-prussien de 1870, par exemple, a vu une « explosion » des apparitions dans les régions de l'Est.

<sup>9</sup> . Par exemple, certains enfants s'inventent un compagnon imaginaire, comme Dany, enfant médium du film « Shining » de Stanley Kubrik en 1980, qui a un petit Tony qui parle à travers sa bouche et son doigt.